

LES ADOLESCENTS ONT TOUJOURS AFFAIRE AU MINOTAURE ¹

Charles Melman

(7) Tout d'abord, si vous voulez, une chose qui mérite d'être précisée, c'est que si je peux parler un peu de l'adolescence, c'est à partir d'une petite expérience - petite, limitée - parce que, comme vous le savez, ils viennent peu en psychanalyse et la principale expérience donc que j'ai avec eux concerne celle-là, c'est-à-dire celle d'adolescents en psychanalyse. C'est donc à partir de cela que je vais vous parler. Je suppose qu'il y en a parmi vous qui ont un travail beaucoup plus permanent avec des adolescents ; peut-être voudront-ils tout à l'heure faire part de leur coup d'oeil à eux sur la question.

Pour entrer très vite dans le sujet, je crois pour ma part que ce que l'on pourrait avancer c'est que l'adolescence représente dans notre culture, la nôtre, ce qu'on appelle une crise psychique. Je dis dans notre culture parce que nous n'avons, semble-t-il, pas de trace de phénomènes de malaise marquant l'adolescence dans les cultures dont nous venons - je pense en particulier, bien sûr, aux cultures grecques et latines où il semble que l'adolescence était simplement cette période de transition, d'introduction à la vie sociale, de préliminaire à la vie sociale. Mais je ne vois pas, en tout cas j'ai essayé un petit peu de me souvenir, mais je ne vois pas en tout cas dans les textes que nous avons de cette période, rien qui soit spécialement consacré à ce qui aurait été une crise, des phénomènes de malaise ou de crise à cet âge de la (8) vie. Et nous n'avons pas non plus de témoignage dans, par exemple, les cultures tribales, africaines, etc. Donc peut-être ce premier point à relever, c'est que si nous sommes, nous, amenés à parler de ce sujet comme d'un âge susceptible de faire symptôme, c'est assurément un trait, c'est vraisemblablement un trait qui est interne à notre culture et nous aurons peut-être à revenir tout à l'heure sur ce point, sur cette question.

Crise psychique - c'est en tout cas le mot que je vous propose - comment pouvons-nous définir ce qu'est une crise psychique, qu'est-ce que nous allons dire là-dessus ? Est-ce que c'est simplement des phénomènes de malaises, d'embarras, d'hésitations, de difficultés ? Peut-être que tous ces termes en rendent compte, mais je vais vous en proposer une définition qui risque de vous paraître peut-être plus arbitraire, mais qui à l'avantage en tout

¹ Retranscription, non relue par l'auteur, d'une conférence faite à Namur le 19 mars 1988.

cas d'être beaucoup plus précise, c'est-à-dire économique. Je vous proposerais de la crise psychique, la définition suivante : c'est le moment où le sujet, où un sujet ne trouve pas la place de sa jouissance. Si je dis la place, c'est pour prendre là comme vous le voyez un appui topologique, savoir comment se placer, lui, par rapport à sa jouissance. On pourrait dire aussi donc comment un sujet se place à l'égard de la jouissance. Et pourquoi ce type de définition, eh bien parce que l'on pourrait dire que ce que l'on appelle l'âge adulte et qui est supposé donc succéder à l'adolescence, succéder avec succès, on pourrait peut-être dire que c'est justement ça ce qui caractériserait l'adulte - et je crois là qu'il faudrait mettre des petits guillemets autour du mot adulte - et bien c'est que voilà sa place en tant que sujet, sa place de sujet à l'égard de la jouissance, elle est acquise, elle est installée, elle est gagnée. Ce qui fait qu'à partir de ce moment-là, comme vous le savez, « l'adulte » entre dans ce que l'on appelle l'habitude et la répétition. L'habitude. L'habitude..., **Péguy** dénonçait l'habitude, les âmes habituées. Mais on pourrait dire que ce qui caractérise donc « l'adulte » c'est qu'il a ses habitudes.

Vous savez que l'on a tendance à opposer l'état « d'adulte » à l'état d'adolescent en disant que « l'adulte » est quelqu'un qui aurait acquis sont indépendance, subjective par exemple. L'engagement pratique qui est le nôtre nous révèle bien qu'il n'en est rien ; que « l'adulte », malgré ses habitudes, c'est-à-dire malgré le fait qu'il est installé, qu'il a trouvé sa place à l'égard de la jouissance, même s'il y est mal à l'aise, ça n'a pas d'importance, que « l'adulte » reste très dépendant et en particulier de ce que nous savons, c'est-à-dire de l'amour et en particulier de l'amour de ses parents - c'est même l'une de nos caractéristiques comme vous le savez. Mais, en tout cas, ce qui est clair c'est qu'en tant « qu'adulte » nous sommes des gens habitués, nous avons nos habitudes, c'est-à-dire notre confort et nous n'avons plus qu'à répéter les cycles de cette jouissance et c'est chez nous « adultes » un trait assez essentiel puisque vous savez qu'à cet égard nous sommes inébranlables. Inébranlables parce que de nous-mêmes ne sommes pas capables volontairement, consciemment de changer (9)d'habitudes, ça ne se fait pas comme ça. Ce qui veut dire aussi - mais enfin je vais m'arrêter sur ces considérations-là - que dans la mesure où la rationalité, ce que nous appelons la rationalité est, en général, la façon dont nous rendons compte de nos habitudes ; ce qui veut dire aussi que la rationalité chez nous est également, chez chacun de nous, quelque chose de très fixé et donc d'aussi inébranlable que la jouissance elle-même, que les modes de la jouissance elle-même. Il ne vous est jamais arrivé de pouvoir faire bouger chez quelqu'un, aussi subtil soit votre argumentation ou votre talent, de faire bouger ce qu'il en est de sa rationalité : c'est comme ça, c'est acquis, une fois pour toute, sa rationalité, je veux dire la manière dont dans le registre du rationnel il rend compte de ses habitudes. La seule façon pour que ceci puisse être mis en cause chez un adulte c'est, comme vous le savez, l'existence de symptômes qui viennent par trop gêner cette jouissance. Il faut que cette jouissance soit vécue comme un peu trop contrariée, comme un peu trop maladroite, comme un peu trop malheureuse pour que celui qu'on appelle « l'adulte » puisse, éventuellement par une psychanalyse, venir la mettre en cause, c'est-à-dire tente de l'ébranler.

Cette jouissance de l'adulte - et vous allez voir comment nous revenons là tout de suite à la question de l'adolescence - cette jouissance qui nous est propre en tant qu'adulte, nous savons qu'elle est fondamentalement déficitaire - utilisons ce terme-là - qu'elle est fondamentalement boiteuse, c'est-à-dire que dans le champ de la jouissance, et évidemment primordialement celui de la jouissance sexuelle, il y a comme vous le savez ce fait que non

seulement son accès est particulièrement complexe pour nous, mais en plus c'est une jouissance qui s'avère - je peux utiliser ce terme repris de l'allemand - insatisfaisante, elle n'assure pas cette sorte de libération, cette sorte d'apaisement, cette sorte de soulagement, de complétion qui semble, après tout, interne à son accomplissement par exemple dans le règne animal.

Et c'est là que nous retrouvons la question de l'adolescence parce que s'il est exact que la jouissance sexuelle de celui qu'on appelle « l'adulte » est une jouissance ainsi déficitaire, est-ce que nous ne pouvons pas nous poser la question suivante : si l'adolescent a cette période de crise, d'hésitation, de flottement, de malaise pour trouver sa place à l'égard de la jouissance et en particulier bien sûr sexuelle, est-ce que ce n'est pas parce qu'il a ce coup d'oeil à lui qui lui permet d'apprécier ceci, c'est que ce qu'on lui propose, ce dans quoi on l'invite à rentrer, la scène du monde sur laquelle on l'invite à se produire puisque c'est bien l'âge où ça se joue - jusque-là il a pu s'amuser dans les coulisses avec ses petites ou petits camarades comme ça et rester dans le registre du jeu, du ludique, fût-ce un ludique sexuel, mais là c'est sur la scène publique et pour de bon... Alors, est-ce que cette réticence donc de l'adolescent à mettre un terme à son hésitation, est-ce qu'elle ne serait pas liée simplement à ce fait qu'après tout il a ce coup d'oeil qui lui permet de percevoir que ce que nous lui proposons, nous, c'est pas tout à fait ça. C'est pas tout à fait ça quoi ? **(10)** Il est évident que par ses propos, par ses confidences ou par ses écrits, ce que l'adolescent nous laisse effectivement entendre c'est bien que cette scène du monde où nous, en tant « qu'adulte », nous figurons et bien elle lui paraît un peu trop réelle. Un peu trop réelle, ça veut dire que sur cette scène nous apparaissions pour lui, nous « adultes », comme privés de cette espèce de grâce, si je puis dire, qui habite, qui est susceptible d'habiter, de transfigurer les formes, les chairs, les apparences et leur donner cette espèce de brillance qui peut nous les rendre aimables. Mais nous apparaissions pour lui sur cette scène trop réelle, c'est-à-dire dans notre poids de chair, de bidoche comme on dit en France - je ne sais pas si ce mot vulgaire s'utilise ici - avec notre épaisseur, avec notre lourdeur. Autrement dit nous lui apparaissions un peu trop comme organisés par quelqu'artiste expressionniste. Il souffre éventuellement de nous voir comme ça - et quand je dis nous, ce n'est pas les adultes en général, c'est d'abord ceux qui peuvent être immédiatement ses parents - il souffre de nous découvrir, car c'est une découverte, c'était pas le coup d'oeil de l'enfance, de nous découvrir avec cette sorte de masque. Je pense, en le disant, à l'un de vos peintres pour lequel j'ai beaucoup d'affection et qui je crois dans la première partie de son exercice - avant que son exercice ne devienne académique - l'a, mon idée, assez bien rendue et il s'agit de **James Ensor...**

Donc nous lui apparaissions comme ça déguisés. Et pas très drôles. Alors, d'où ça lui vient ce regard ? Parce qu'il l'a pas choisi, il est frappé par le fait que voilà devant lui la scène du monde sur laquelle on l'invite à entrer lui apparaît comme cela. D'où ça lui vient ? Ça lui vient évidemment d'une position idéale. C'est-à-dire que ce qui s'impose, le lieu où le regard à ce moment-là pour lui vient s'accrocher, son propre regard, est dans une position idéale ; position idéale pour laquelle le monde ne peut qu'apparaître comme je viens de vous le décrire. C'est-à-dire, idéale ça veut dire dans la théorie analytique quelque chose de très précis, c'est-à-dire non castrée et ses parents lui apparaissent comme immanquablement déficients, pas à la hauteur, médiocres, en un mot, castrés. Et il aura volontiers tendance à leur faire la leçon, à cet égard, ou aurait envie de leur faire la leçon, de leur dire : vraiment, c'est pas formidable... C'est-à-dire qu'alors que dans l'enfance ses parents fonctionnaient

éventuellement mais facilement dans le registre de l'idéal, voilà qu'avec cette crise psychique quelque chose décroche qui fait que c'est son regard à lui qui va se fixer en position idéale et ses parents qui chutent, en quelque sorte, et qui se révèlent à lui au moment où il aurait lui à venir avec eux sur leur scène, qui se révèle à lui dans cette espèce de chute, dans cette déchéance. Et nous avons tellement le témoignage que son regard vient à ce moment-là à cette place que dans son argumentation il va assez facilement prendre appui sur les ancêtres, c'est-à-dire pas ses parents qui lui paraissent des ancêtres si je puis dire abâtardis, voir dégénérés, mais sur les antécédents qui peuvent figurer soit encore dans la famille, les grands- parents ou arrière-grands-parents, ou bien qui figurent dans l'histoire familiale et par rapport (11)auxquels ses propres parents donc auraient démérité. De telle sorte que dans ce refus, dans cette réticence, dans ce moment de flottement pour consentir à venir prendre place sur la scène avec ses parents et donc en quelque sorte partager avec eux la communion d'une jouissance qui est commune, la jouissance sexuelle, c'est-à-dire prendre place, assurer sa place de sujet à l'égard de cette jouissance sexuelle, son hésitation peut peut-être aussi se soutenir de ceci : c'est qu'il perçoit bien qu'en acceptant cet accès il aura en quelque sorte à payer pour la déficience de ses propres parents eu égard à l'idéal constitué par les ancêtres. C'est-à-dire qu'il va y entrer avec une espèce de charge, de dette et qui bizarrement sera éventuellement pour lui, c'est ainsi vécu subjectivement, le fait d'avoir à pallier l'insuffisance de ses propres parents dans la réalisation de l'idéal attendu par les ancêtres - puisque le propre des morts est bien sûr de soutenir aisément la fonction idéale puisque pour eux la sexualité est évidemment une question résolue. Et donc là le sentiment que s'y engager, c'est une opération où il ne part pas avec un crédit, mais où bizarrement, il part avec une dette : d'emblée, il s'engage là comme débiteur.

Alors comment - posons-nous la question suivante - comment se fait-il que l'adolescence serait construite, agencée de cette façon-là - si ce que je vous propose est exact ? La position d'idéal, la référence à l'idéal, est évidemment facile à l'enfant. Elle est facile à l'enfant puisque justement sa participation à la sexualité - dont nous savons combien elle est riche, c'est tout le domaine de la sexualité infantile - ne s'effectue que dans le registre du jeu : ça ne compte pas. Et les parents ont en général la sagesse de savoir que la vie sexuelle de l'enfant mérite d'être traitée comme ça, c'est-à-dire de ne pas, en quelque sorte, lui accorder de gravité - en général, évidemment ce n'est pas toujours comme ça. Donc la référence à l'idéal est facile à l'enfant, y compris d'abord parce que ses parents viennent, ça veut pas dire qu'il ignore la sexualité de ses parents, mais il y a une rupture qui se fait assez facilement dans son esprit, c'est assez facilement séparé n'est-ce pas : je veux dire que la mère paraît d'abord comme mère avant de paraître comme épouse et il est assez facile à l'enfant de se contenter, en quelque sorte de s'arrêter sur son statut de mère plutôt que son statut de femme. Nous savons d'ailleurs tout ce que ça suscite ça, le père est volontiers invoqué dans le registre de l'idéal, etc.

Mais il y a encore autre chose. C'est que la période de latence chez les adolescents - pour autant qu'elle existe - cette période de latence, c'est-à-dire le renoncement à l'activité sexuelle, c'est fait par un processus que **Lacan** isole de façon précise et qu'il appelle *la privation*, non pas la castration, non pas tant la castration que la privation, c'est-à-dire que l'enfant renoncerait à l'activité sexuelle à partir de quelque chose qui serait l'acceptation du fait d'être privé de l'instrument permettant la satisfaction sexuelle ; il ne l'aurait pas ; son instrument ne serait pas à la hauteur, ne serait pas suffisant, ne serait pas adéquat ; mais il y consent avec cette sorte de promesse implicite, pour lui, que lorsqu'il sera grand - c'est le

fameux, « lorsque je **(12)**serais grand » - eh bien cet instrument lui sera, en quelque sorte, donné. Il y a là pour lui comme une espèce de promesse, l'enfant accepte son statut, son état en échange de cette délivrance qu'il suppose - « une fois que je serais grand... j'aurai tout ce qu'il faut ». Or voilà que l'adolescence va se traduire pour lui comme ce moment de déception pour constater qu'il a été trompé. Ça ne veut pas dire qu'il n'ait pas grandi et que la physiologie n'ait pas fait son travail, pas du tout. Mais le registre où ça se joue se trouve maintenant déplacé et la découverte ne suffit pas, en quelque sorte, d'être le possesseur d'un instrument pour que le moins du monde les problèmes soient réglés. C'est-à-dire que l'adolescence est, en quelque sorte, ce moment où ce qui jusqu'ici pour lui comme enfant fonctionnait dans le registre de la privation, lui donne brusquement un accès à ce domaine infiniment plus complexe et qui est celui de la castration ; et qui est qu'il ne suffit plus, cet instrument, en quelque sorte de l'avoir pour pouvoir en posséder l'exercice, mais que le procès de l'accès à la sexualité se fait de façon beaucoup plus complexe et qu'à ce moment-là un fossé, un hiatus pour lui se creuse entre d'une part cette position d'idéal qui jusque-là lui servait de support, de support à la promesse qui lui était faite, c'est-à-dire d'un accès qu'il pourrait avoir à cet idéal une fois qu'il serait grand et la découverte que son entourage, que ses propres parents seraient eux-mêmes en rupture à l'égard de celui-ci, c'est-à-dire que finalement il n'aurait rien à en attendre : voire qu'il ne pourrait pas s'appuyer sur eux pour se tenir et qu'il serait donc obligé d'aller chercher éventuellement ailleurs.

Ces remarques que je vous fais, que je vous propose, peuvent sans doute - je dois dire même de façon assez facile - nous expliquer les grands traits caractéristiques propres à l'adolescence, c'est-à-dire le repliement sur soi et la marginalité - je crois que là-dessus nous sommes à peu près d'accord - je veux dire qu'une certaine forme d'asociabilité qui peut éventuellement se trouver corrigée par la recherche de milieux sociaux, de néoformations sociales qui sont les bandes, les bandes de jeunes. Qu'est-ce qui caractérise les bandes de jeunes - c'est très intéressant parce que ça nous donne justement en négatif, si vous voulez les traits de ce qui est refusé - qu'est-ce qui caractérise les bandes de jeunes ? Et bien d'abord, bien entendu, c'est la fraternité qui y règne, c'est-à-dire un système d'échange entre participants qui est fondé sur le don réciproque : on se passe les trucs, on se passe les livres, on se passe la moto, voir même à la limite on peut se passer les filles, à la limite..., mais en tout cas on invente un système d'échange qui n'a plus rien à voir avec la dureté et la cruauté de notre échange social à nous. C'est là un système en quelque sorte simple, celui qui a, eh bien il peut passer au copain, qui peut passer au copain, puis ainsi de suite... Ça circule. Les vêtements aussi circulent. C'est une sociabilité où tout le monde est semblable. Il y a un chef, en général - ce n'est pas démocratique - il y a un chef mais qui justement sert de référent au titre d'idéal, c'est le plus valeureux, c'est celui qui témoigne justement que par ses qualités il échapperait à la castration : c'est le type qui n'a pas froid aux yeux, qui ne respecte pas les conventions, qui est **(13)**capable d'oser. Mais une fois ce chef, cette référence étant établie et donc lui fonctionnant comme idéal et bien sûr l'unité du groupe, les autres sont en général semblables. Et ce semblable va jusque, bien entendu bien souvent à considérer également, à traiter également la différence des sexes : c'est-à-dire qu'il n'est pas rare, comme vous le savez, que les filles y soient vêtues ou y soient traitées comme les garçons. Donc un idéal, comme vous le voyez fonctionnant à l'intérieur de ce groupe qui vit comme ayant en quelque sorte réussi à résoudre le malaise, les tensions propres à notre société - la scène sur laquelle on veut les faire entrer - puisque dans ces groupes peut s'accomplir à la fois l'idéal, que la relation avec les autres est facile puisqu'il s'agit de semblables, de frères et que la circulation des biens, et en particulier des insignes - vous

savez, il y a beaucoup d'insignes dans ces bandes - eh bien se fait dans le registre du don. Et quand il n'y en a pas, eh bien on les vole. C'est-à-dire qu'une certaine forme de délinquance n'est pas forcément absente - je caricature, je force là au niveau d'une forme extrême, aboutie de la situation, mais qui nous paraît néanmoins cohérente, consistante avec la crise ouverte par la période de l'adolescence. On les vole pourquoi ? Eh bien parce qu'on estime que c'est dû. Aucune culpabilité là autour. On estime que c'est simplement une promesse qui n'a pas été tenue. On aurait donc tort de vouloir culpabiliser, de traiter par la culpabilisation ces jeunes parce que le mouvement dans lequel cela opère est primordialement celui d'une récupération ; avec ce sentiment que le monde est tricheur, le monde est trompeur et qu'il s'agit simplement de rentrer dans ses biens. Les biens sont là et si on ne vous les a pas donnés, vous allez les chercher. Et puis, et puis c'est tout.

Alors ce que je vous ai rapporté jusqu'ici à propos de l'adolescence se présente, en quelque sorte, avec le défaut de considérer la genèse de ces manifestations dans le registre essentiellement subjectif. Or, comme j'attirais votre attention là-dessus dès le départ, il s'agit manifestement en ce qui nous concerne d'une crise qui est inhérente à notre culture, à notre façon d'en disposer. Et pour que l'approche puisse être valable, notre approche, il faudrait réaccorder ces dispositions subjectives avec justement la manière dont l'adolescence est traitée, est considérée dans notre culture. Or, s'il fallait un mot ou une phrase pour caractériser justement la façon dont nous la traitons, on pourrait peut-être dire que ce qui est remarquable, dans ce mode de traitement que nous avons, c'est la discordance que notre culture maintient entre les statuts biologique, subjectif et social. Discordance pourquoi ? Parce qu'au point de vue biologique il est évident que l'adolescent est mûr, il est mûr et donc en proie à des désirs sexuels. Discordance entre ce statut biologique et ce statut social parce qu'il est néanmoins considéré à cet égard comme étant dans un état d'incapacité, d'incapacité au sens juridique du terme si vous voulez ; c'est-à-dire qu'on ne le reconnaît pas comme ayant droit à l'exercice de cette fonction sexuelle. Et d'autre part discordance avec le statut subjectif puisque entre ce qui est d'une part une biologie qui, en quelque sorte, se manifeste, témoigne, il découvre, il se découvre habité par un corps, c'est ça aussi l'adolescence, le moment où... Car l'enfant, lui, son corps, (14) dans la période de latence..., ça veut dire quoi la période de latence ? Ça veut dire que le corps se tient tranquille, qu'il ne se fait pas entendre. Or là, il se découvre un corps, là il est habité par quelque chose qui a ses exigences quoiqu'il en pense et quoiqu'il en veuille et quoiqu'il dise. Et en tant que sujet, il est donc pris entre d'une part cette exigence interne et un statut social donc qui le minore et qui le déclare incapable. Et il l'est aussi socialement parce que c'est vrai que socialement il n'a pas non plus les moyens, si je puis dire, ordinaires, les moyens légaux d'assurer à cet égard son affranchissement : il est là en train de faire des études ou un apprentissage où il attend, c'est vrai, le statut de social qui lui permettrait, en quelque sorte, de prendre la responsabilité de sa vie sexuelle. Et il est évident que cette discordance suscite chez lui, assez facilement, des actes. Et il serait intéressant pour nous d'essayer de savoir s'il s'agit - pour suivre la terminologie freudienne qui s'avère à cet égard très précise, et **Lacan** l'a également pour nous très bien précisé - il serait intéressant pour nous de savoir s'il s'agit d'acting-out ou de passage à l'acte. Parce que l'acting-out, s'il s'agit d'acting-out, ce sont des appels à l'aide, ce sont des manifestations qui par les actes en quoi elle constitue sont des signes faits à l'entourage ; alors que s'il s'agit de passages à l'acte, eh bien il s'agit plutôt de la considération qu'il n'y a rien à attendre de personne et qu'il faut se débrouiller soi-même. Et comme vous le voyez, ça implique un traitement tout à fait différent, je veux dire que ça mériterait pour nous - quand nous avons à faire à ce genre de problèmes de la

part d'un adolescent - à essayer de savoir dans quel registre ça fonctionne.

Je pourrais, puisque je suis ici, évoquer par exemple le cas d'un adolescent qui vient me voir et où les symptômes consistent en ceci : c'est qu'au lycée, il se bagarre avec le professeur de physique. Il sait pas pourquoi. Mais ça lui vaut évidemment quelques difficultés et une inquiétude légitime de la part de sa mère. Et c'est donc en classe de physique que ça a lieu. Peu importe ce que la situation peut éventuellement révéler, je veux dire en quoi le terme de physique est un terme justement, comme pour tout adolescent le physique ça joue un rôle, c'est l'âge où ça joue un rôle, où ça émerge. Mais en tout cas ce qui est bien apparu, c'est que c'était des acting-out, c'est-à-dire des appels à l'aide. Autrement dit qu'il ne comptait pas du tout résoudre ses problèmes dans la vie par la bagarre, traitant, en quelque sorte, ceux qu'il estimait, à tort ou à raison, leur faire difficulté en s'engageant dans un pugilat avec eux, ce n'est pas du tout de ça dont il est question.

C'est pourquoi comme vous le voyez il y a dans l'adolescence, dans les manifestations, dans les symptômes de l'adolescence, une espèce de grande distinction à faire : ou bien, il s'agit dans ces manifestations d'un appel, on peut dire un appel au Père, au Père idéal, c'est-à-dire pas son père réel qui lui a été révélé comme pas à la hauteur - quel qu'il soit par ailleurs, quel que soit par ailleurs la réalité de son **(15)**comportement - donc une sorte d'appel à un Père idéal, à un Père donc non castré et qui serait susceptible de donner à ses enfants un accès à un monde qui serait moins déficitaire que celui auquel il mène - les masques dont je parlais tout à l'heure ; ou bien, et ça c'est une autre forme, toute autre, il s'agit de manifestations qui témoignent de ce que je résumerais en un mot, en deux mots en disant que ce sont les manifestations d'un état sans transfert. Le transfert comme vous le savez ce n'est pas quelque chose qui commence avec une psychanalyse, nous sommes, nous vivons dans le transfert, bien avant, que le transfert de l'analyse ne l'actualise. Le transfert ça veut dire simplement que nous sommes, nous vivons avec cette sorte de croyance que notre vie et le monde sont animées par un sujet disposant du savoir - c'est la définition que **Lacan** en a donné, c'est l'une des définitions, on pourrait en donner d'autres mais c'est pas notre objet là. Nous vivons tous plus ou moins avec cette..., plus ou moins avec cette certitude : c'est vrai qu'il y a un grand horloger qui veille sur nous, quelle que soit par ailleurs nos croyances, nos rapports aux religions révélées ou pas - on peut être laïc, athée et néanmoins subjectivement parfaitement religieux.

Or, il y aurait dans l'adolescence d'une part donc ceux dont les manifestations constituent autant d'acting out, d'appels à l'aide de ce Père idéal, c'est-à-dire l'expression, si je puis dire, d'un transfert en place. Et il y en aurait d'autres pour qui au contraire il n'y a rien à attendre de personne, et le monde perçu comme étant un chaos dont il y a simplement à essayer de tirer son épingle du jeu. Si je vous en fait la remarque, ce n'est pas simplement, si je puis dire, pour le plaisir, comme ça d'inventer ou de susciter des formes cliniques, mais c'est parce que comme vous le voyez, cela entraîne pour nous, dans la mesure où nous avons des soucis, qui sont aussi entre autres thérapeutiques, cela entraîne évidemment des conséquences et des attitudes qui devraient être différenciées. Qui devraient être différenciées pour une raison que je vais essayer de vous rendre tout de suite sensible : c'est que chez les adolescents de la deuxième catégorie - ceux donc qui fonctionnerait sans référence à une quelconque instance idéale - il n'est pas rare que néanmoins se fasse, se mette en place un attachement que l'on peut à proprement parler qualifier d'érotique au sens précis, économique du terme, un attachement libidinal, aux instances chargées de

représenter la loi. C'est-à-dire comme s'il y avait, peut-être du fait même de ce défaut de transfert, une sorte de bizarre substitution qui venait s'opérer et qui venait donc faire que ça va être le policier, le magistrat, l'éducateur qui vont se trouver bizarrement investis, je dis bien, d'un mode d'attachement, et dont tout nous prête à penser que ce substrat est libidinal, ce qui veut dire qu'il y a une certaine forme de jouissance qui est en quelque sorte attachée à ce qui serait à la fois la faculté de se soustraire au pouvoir de ces instances mais pour mieux appeler leur exercice. Et si vous avez des relations avec des policiers, des magistrats qui ont affaire à ces marques des délinquants..., les policiers en tout cas connaissent ça parfaitement, ils savent très bien qu'il y a là une espèce de complicité, qu'il y a un mode de lien qui **(16)**se noue entre eux et le délinquant, et c'est un dispositif qui mérite évidemment de notre part une certaine attention puisque si cela est vrai, il est évident qu'il est destiné à s'entretenir, autrement dit, il est destiné à faire que le passage à la délinquance se chronicise et que donc nous ayons affaire à ces cas où la petite délinquance de départ ne fait qu'annoncer la délinquance grave qui va pouvoir avec les ans venir s'instituer. Et nous avons donc, si nous sommes pris dans des charges thérapeutiques, à essayer de penser cela pour évoquer ce que pourrait être le type de nos interventions. Pourquoi ce type de délinquant aime le magistrat, le policier, voire l'éducateur ? Ça peut d'ailleurs être plus ou moins réciproque, je veux dire qu'il y a là une solidarité qui se noue.

Il est évident que ce qui dans notre clinique fait défaut, à l'inverse justement des cultures grecques, latines ou des cultures tribales - comme je l'avais dit en commençant - il est évident que ce qui fait défaut dans notre culture, et je crois que nous pouvons le constater maintenant, je veux dire au point où nous en sommes de ce petit parcours, ce qui fait défaut, c'est quoi ? Pour que l'adolescence ne soit pas, pour qu'il n'y ait pas ces risques de marginalisation - que je vous ai rapidement montré - c'est quelque chose de très simple : ce qui fait défaut, c'est la sanction symbolique qui viendrait simplement repérer aux jeunes son statut, son statut de quoi ? Son statut d'ayant droit à l'entrée dans le monde adulte, c'est-à-dire du même coup à la vie sexuelle. Il est bien évidents, chez les Grecs ou chez les Latins, les adolescents, on savait que c'était des périodes d'âge et que c'était traité comme ça. Dans les cultures tribales bien évidemment... Et il est intéressant de constater qu'un trait majeur de notre culture, c'est précisément de, de quoi ? Eh bien de laisser au sujet la responsabilité de son engagement dans la vie sexuelle parfois même d'ailleurs à l'encontre des réactions familiales voire sociales qui peuvent vouloir s'y opposer, donc de lui en laisser la responsabilité. Et d'une façon qui fait que même son admission - les cérémonies célèbrent son admission à la vie génitale, à la vie sexuelle, le mariage par exemple - eh bien porte beaucoup plus l'accent sur la tâche, l'engagement dans les devoirs de procréation que ce qui serait plus simplement et plus directement la reconnaissance de quelque chose : « Voilà tu es un homme maintenant », « tu es une femme ».

Je ne suis pas du tout en train de l'évoquer pour vous pour dire que voilà la solution est simple et nous allons en sortant d'ici l'instaurer. Vous vous rendez bien compte que si un trait comme celui-là n'existe pas dans notre culture c'est évidemment qu'il est essentiel, il est tout à fait majeur dans notre comportement général à l'égard de la sexualité. Et que ce serait donc, ce n'est pas par un forçage, nous n'allons pas instaurer des espèces de cérémonies païennes, un petit tatouage viendrait dire... - encore que vous savez que les jeunes le fassent eux-mêmes et dans ce cas, c'est peu de choses - mais c'est simplement pour rendre sensible combien ce qu'on **(17)**appelle la sanction symbolique est en cette matière décisive, c'est-à-dire ce fait qu'il y ait un endroit où il soit dit maintenant, tu y es

mon vieux, tu n'as plus de soucis à te faire, mon vieux ou bien ma vieille, tu es reconnu, maintenant à toi de faire. Et donc vous voyez en retour, et nous savons, en retour la culpabilité qui du fait du défaut de sanction symbolique, toute la culpabilité attachée à l'exercice sexuel qui est la nôtre.

Je suppose qu'en cours de route, vous avez pu penser que je parlais surtout de l'adolescent et pas de l'adolescente, et si vous l'avez pensé, vous avez bien raison, parce qu'en réalité, en ce qui me concerne, j'ai surtout eu affaire à des adolescents, et je connais donc du même coup, je ne pourrais comme ça qu'évoquer leur statut de façon plus arbitraire, c'est-à-dire en plaquant sur ce domaine des concepts que je prends ailleurs et non pas en ayant une pratique. Néanmoins il en est un que je crois pouvoir vous proposer à propos des adolescentes et qui me paraît vérifiable : c'est que, bizarrement, ce serait pour elles, comment dirais-je, différent des garçons, et il n'est pas impossible que chez elles l'adolescence ou bien est extrêmement brève ou bien se trouve très prolongée - ce qui se retrouve parfois chez les garçons, vous connaissez tous autant que vous êtes de ceux qu'on appelle adultes et qui ont manifestement ce qu'on appelle une adolescence prolongée. Pour le comprendre vous pouvez vous reporter à la définition que je donnais tout à l'heure de l'adolescence, c'est-à-dire des gens qui n'ont pas trouvé, qui n'ont pas assuré leur place subjective à l'égard de la jouissance : ils sont toujours en train de flotter entre des possibles, toujours en train d'être à la recherche de ce qui serait enfin leur vraie place. Il y a, je dirais, quelque chose de différent qui se présente pour la jeune fille et qui est ceci : son statut féminin, son statut de femme, est beaucoup plus facilement reconnu que celui du garçon, que celui d'homme pour le garçon, eh bien parce qu'en tant que jeune fille, elle est l'objet, un objet, de regards et de convoitises qui peuvent lui témoigner qu'effectivement femme, elle est devenue. Mais comme cette reconnaissance, là aussi, opère dans le champ de l'imaginaire, c'est-à-dire manque là encore d'un support symbolique, c'est-à-dire de quelque chose qui l'affranchirait en quelque sorte de la culpabilité, eh bien comme nous le savons cette étape ne résout pas pour autant les questions qui la concerne puisque là encore c'est la discordance que j'évoquais tout à l'heure, c'est-à-dire ce fait d'être éventuellement authentifiée comme objet de désir, comme femme, mais la discordance de cette reconnaissance avec le statut social, le statut familial, eh bien ne peut parfois que contribuer à accroître son malaise, c'est-à-dire qu'au lieu de la soulager, c'est-à-dire lui donner quelque assurance, cela peut aussi, on ne peut jamais prévoir de quel côté cela va basculer, mais cela peut aussi accroître sa culpabilité et ses doutes.

C'est sous l'invocation du Minotaure que j'avais mis ce propos ; j'ai introduit ce mythe dans cette conférence pour témoigner que celui-ci est toujours vivant actuellement, vif, c'est-à-dire que nous continuons effectivement à sacrifier des **(18)**adolescents à un dieu mi-humain, mi-animal, mais dont la tête bovine semble témoigner d'une certaine incompréhension au moins dans ce que nous faisons, et qui est effectivement ce dieu de quoi, ce dieu qui dévore les jeunes, et que nous pouvons nous reconnaître comme étant le dieu de la castration, et qui fait donc l'accès à la sexualité et la réalisation sexuelle que nous proposons à nos enfants, aux jeunes, c'est vrai, nous ne pouvons que leur proposer que ce par quoi nous-mêmes passons, c'est-à-dire s'avère essentiellement déficitaire. Et donc, comme vous le voyez, cela soulève à propos de l'adolescence - et je vais m'arrêter sur ces quelques considérations générales qui j'espère ne vous paraîtrons pas trop vaseuses comme sont parfois les considérations générales - et la question est donc bien engagée de notre responsabilité à l'égard des jeunes, des adolescents. Je veux dire que si nous acceptons - ça

peut être discuté, si vous voulez, on peut aborder l'adolescence autrement - mais si nous acceptons ces quelques vues que je vous propose là, il est bien évident que cela nous interroge tout d'un coup sur ce que nous faisons avec nos enfants. Autrement dit, est-ce que nous aurions, à partir de ces remarques, quelques conduites à déduire, à penser. Que pourrions-nous faire pour que ça leur soit, pour que peut-être ils partent moins handicapés ?

Il y a là-dessus un paradoxe qui est vérifiable - peut-être l'avez vous vérifié dans votre entourage - c'est que la réponse à trouver, la réponse correcte est difficile parce que lorsque des parents essayent de donner à leurs enfants le témoignage d'une vie sociale et d'une vie sexuelle qui serait si je puis dire moins soucieuse d'entretenir le culte de ce déficit, c'est-à-dire dire ben voilà la seule façon de vivre tout cela, c'est d'accepter l'insatisfaction fondamentale de la vie sexuelle, d'accepter la culpabilité qui est inhérente..., c'est la bonne façon de réagir. Et bien lorsque les parents tentent d'offrir à leurs enfants l'exemple d'une vie différente, moins - ça veut pas dire de vie libérée - mais de vie moins soucieuse, moins attentive, en quelque sorte à maintenir ce poids, et bien nous pouvons constater que cela n'a pas toujours les bons effets, et que bizarrement nous pouvons retrouver chez l'enfant, presque dans un souci de réparation, de correction à ce qui pourrait lui apparaître comme la vie « dévergondée » de ses parents, un souci de rigueur et un souci de freinage comme si maintenant dans leur référence toujours à ce Père idéal, il avait à payer pour ce qui aurait été les excès commis.

J'attire simplement votre attention là-dessus pour témoigner que nous n'avons pas - d'ailleurs vous vous en doutez - de réponse immédiate à ces difficultés puisqu'elles relèvent d'une éthique générale, qu'il n'est aucunement dans le pouvoir de chacun de nous de venir modifier. La seule, en quelque sorte, disponibilité que nous ayons, c'est de tenter une appréhension pas trop camouflée, pas trop censurée de ce qui se passe à l'adolescence et il y aurait bien sûr beaucoup d'autres choses à en dire, mais donc d'essayer de bien prendre la mesure de cette crise psychique afin, **(19)** je dis bien, que peut-être - en tant que parents, en tant qu'éducateurs, en tant que thérapeutes, assistants sociaux, voire en tant que psychanalystes - nous puissions proposer des réponses qui ne soient pas trop préinscrites, car il est évident qu'en ce domaine, toutes les réponses sont déjà écrites, et qu'il est très difficile d'inventer. Et l'adolescent est particulièrement sensible au fait de ce que nous pouvons lui raconter ; quoi de plus conventionnel que les propos que l'on peut tenir à un adolescent ? Que l'on fasse dans le registre des parents nobles ou que l'on fasse dans le registre des parents copains, il est évident que l'adolescent, il sait tout de suite que tout ça c'est, tout ça va, c'était tellement prévisible. Est-ce que nous pouvons là donc inventer des modes d'appréhension, des modes de réponses qui soient quelque peu différents ? Ce n'est pas évident. Mais peut-être que déjà d'ouvrir la question, c'est peut-être déjà l'amorce d'une réflexion un petit peu différente.

Voilà donc ce que je pouvais vous raconter, sur cette question, sur celui qu'on appelle l'ado, ce qui je trouve est très bien trouvé parce que c'est tout l'ado : c'est celui qui nous a sur le dos, c'est celui qu'on se met à dos, c'est celui qu'on ne regarde pas souvent de face, c'est très bien l'ado...